

dans l'Église permet l'accaparement de leur temps, de leur production et de leur personne même, qu'il contribue à les charger concrètement et affectivement des plus démunis et de l'ensemble des hommes, alors que tout contribue à les rendre invisibles. Elles sont partout... dans l'ombre. Selon l'auteure, la politique de sexage que pratique l'Église est liée à une interprétation misogyne des textes sacrés. Elle est un accident de parcours. L'Évangile ouvre à la possibilité d'interprétations dépourvues de sexisme (242).

En conclusion, Anita Caron et Agathe Lafortune nous rappellent que si plusieurs femmes interrogées ne sont pas satisfaites du sort qu'on leur fait, elles n'en concluent pas pour autant à l'importance d'une action concertée pour réaliser des changements. Dommage.

« Pourquoi des femmes travaillent-elles avec tant de zèle, et le plus souvent bénévolement, à maintenir une institution qui les traite comme des citoyennes de seconde zone ? » Nadia Fahny Eid et Nicole Laurin-Frenette (50) nous ont déjà parlé du succès du discours clérical à cet égard, lequel identifiait modèle de féminité et perfection évangélique. Marie-Andrée Roy, de son côté, évoque le fait que pour beaucoup de femmes, le travail en paroisse a été un lieu de réalisation personnelle, d'intégration sociale, de croissance morale et spirituelle (29). On peut penser que d'autres milieux auraient pu leur apporter des gratifications semblables. Leur croyance en la légitimité de l'institution et de ses responsables les a cependant mobilisées au service de l'Église — une Église qui les honore des lèvres, mais dont le cœur est si loin d'elles. Comprenez qui peut comprendre.

Marie Gratton
Université de Sherbrooke

Sarah Carter — *Lost Harvests: Prairie Indian Reserve Farmers and Government Policy*. Montréal et Kingston : McGill-Queen's University Press, 1990, 323 p.

Politiciens et historiens ont souvent dit ou écrit des Indiens qu'ils étaient inaptes et peu portés à l'agriculture. Afin d'expliquer l'échec de cette activité économique dans les réserves de l'Ouest, on disait de leurs occupants qu'ils ne pouvaient être convaincus de la nécessité de cultiver leurs terres et qu'ils n'avaient aucun sens de l'entreprise. Le travail intensif d'agriculteur était étranger à la culture et à l'esprit autochtones : de ce fait, la transformation du chasseur en agriculteur devenait un processus lent et laborieux. Cette image de l'Indien-chasseur n'ayant aucun sens inné de l'agriculture est restée gravée dans la mémoire de nombreux Canadiens.

Toutefois, *Lost Harvests* de Sarah Carter décrit une réalité fort différente. Ce sont les Indiens, et non le gouvernement fédéral, qui ont témoigné un intérêt soutenu pour le développement de l'agriculture dans les réserves. De son côté, l'État proclamait publiquement que le but de cette entreprise était de pousser les Amérindiens à adopter une activité qui assurerait leur sédentarisation et leur éventuelle assimilation à la société dite « dominante ». En réalité, le gouvernement faisait le strict minimum en matière de répartition des fonds et des moyens nécessaires aux Autochtones pour devenir fermiers. En fait, grâce au livre de Sarah Carter, nous

comprenons vite que les politiques gouvernementales étaient appliquées pour retarder le processus de développement agricole sur les réserves indiennes.

Lors de négociations de traités, et plus tard lors d'assemblées, les Indiens devaient persuader le gouvernement et ses agents (et non le contraire) de l'importance et le besoin d'une telle activité. Depuis la disparition du bison — leur principale source économique — les Indiens voulaient une existence convenable et un avenir sûr. Les premiers résultats agricoles furent souvent décevants. La sécheresse, les gelées et autres calamités naturelles contribuèrent aux échecs de ces tentatives.

Après 1885, certaines décisions gouvernementales empêchèrent la réussite des Indiens comme, par exemple, l'interdiction de l'utilisation de machines nécessaires à la rationalisation du rendement agricole. Ainsi, on ne leur octroyait qu'un ou deux acres de terre chacun, et ils devaient couper le foin à la faux tandis que les fermiers canadiens utilisaient la moissonneuse-batteuse !

Dans le but d'augmenter le potentiel agricole des fermiers canadiens, le gouvernement leur céda, au début du 20^e siècle, des terres prises sur les réserves indiennes. Il est évident que l'État répondait plus facilement aux demandes, et parfois aux pressions, des fermiers blancs qu'à celles des fermiers autochtones. Ceci détruisit complètement la possibilité qu'auraient pu avoir ces derniers de faire de l'agriculture une activité économique importante.

À travers un examen méticuleux de la littérature dans ce domaine ainsi que des archives d'Ottawa, du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta, Sarah Carter a réalisé une étude approfondie et rigoureuse de la politique agricole du gouvernement fédéral envers les Indiens des plaines. Son livre est important du point de vue historiographique. Il offre des idées neuves, mais surtout une approche nouvelle et une interprétation originale des sources. Grâce à son travail, nous découvrons la face cachée de la politique fédérale : les excès de cette politique ont engendré peu à peu la démoralisation des Indiens des plaines en matière d'agriculture.

Tous les spécialistes en histoire des Autochtones devraient faire de ce volume leur livre de chevet.

Nathalie Kermoal
Faculté Saint-Jean

Margaret Conrad, ed. — *Making Adjustments: Change and Continuity in Planter Nova Scotia, 1759-1800*. Fredericton: Acadiensis Press, 1991. Pp. 280.

The published proceedings of the Second Planter Studies Conference held at Acadia University in 1990, *Making Adjustments*, presents wide-ranging perspectives about the eighteenth-century settlers of Nova Scotia. The editor's introduction suggests a unifying theme of change and continuity: "Everyone, whether Native or newcomer, slave or free, was forced to make adjustments to the new realities shaking the foundations of the late eighteenth-century North Atlantic world" (9). Although not precisely stated, three discernable themes dominate these essays: the interplay of imperial policy and colonial state formation; the need to recognize that planters did not simply replace long-established Acadian and Mi'kmaq societies; and the